



Sociétés et jeunes en difficulté

Revue pluridisciplinaire de recherche

n°4 | Automne 2007

Circulations juvéniles et usages adolescents de l'espace

Configurations sociales et spatiales de deux quartiers « politique de la ville » contrastés. Éléments d'observation comparés

The social and spatial configurations of two contrasted deprived quarters.

Comparison of observed data

Configuraciones sociales y espaciales en dos barrios contrastados en su "política de la ciudad". Elementos de observación comparados

Francis Bailleau, Patrice Pattegay, Séverine Fontaine et Abdel Menzel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sejed/2033>

ISSN : 1953-8375

Éditeur

École nationale de la protection judiciaire de la jeunesse

Référence électronique

Francis Bailleau, Patrice Pattegay, Séverine Fontaine et Abdel Menzel, « Configurations sociales et spatiales de deux quartiers « politique de la ville » contrastés. Éléments d'observation comparés », *Sociétés et jeunes en difficulté* [En ligne], n°4 | Automne 2007, mis en ligne le 27 février 2008, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/2033>

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.



Sociétés et jeunes en difficulté est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Configurations sociales et spatiales de deux quartiers « politique de la ville » contrastés. Éléments d'observation comparés

*The social and spatial configurations of two contrasted deprived quarters.
Comparison of observed data*

Configuraciones sociales y espaciales en dos barrios contrastados en su “política de la ciudad”. Elementos de observación comparados

Francis Bailleau, Patrice Pattegay, Séverine Fontaine et Abdel Menzel

- 1 Cet article a été rédigé en réponse à un appel à contributions de la revue *Sociétés et jeunesse en difficulté*, diffusé dans un contexte précis : les lendemains des émeutes de l'automne 2005 qui ont surpris les pouvoirs publics et la population par leur ampleur et leur durée, faisant de ces émeutes un événement de portée nationale : les banlieues, à nouveau – mais temporairement, une fois de plus – sur le devant de la scène. Ces émeutes ont donné lieu à de nombreuses publications, nous avons recensé plus d'une vingtaine d'ouvrages, sans compter les numéros spéciaux de revues, consacrés à cet événement. La multiplication des commentaires sur ces émeutes a renforcé, d'un point de vue sans doute plus journalistique qu'analytique ou scientifique, le poids relatif de cette présence « éphémère » de la banlieue dans l'imaginaire et la réflexion collective¹.
- 2 Face à ces nombreuses publications, il nous a semblé intéressant de présenter des travaux de type ethnographique que nous avons dirigés dans deux villes moyennes contrastées en 2001-2002. L'objectif de cette approche était, à travers des notations de terrain sur la vie ordinaire dans deux cités, d'induire une approche compréhensive du quotidien de la vie dans les quartiers.
- 3 L'enquête ethnographique que nous présentons dans cet article a été réalisée dans le cadre d'une réponse à un appel d'offre de la délégation interministérielle à la Ville (DIV).

Cette appel du gouvernement à la réalisation de recherches sur les jeunes, les bandes de jeunes faisait suite à d'autres événements, survenus en janvier 2001, qui déjà avaient défrayé la chronique : un affrontement brutal entre des groupes de jeunes sur le parvis de la Défense. Cet incident avait surpris les observateurs par son déroulement rapide, « spontané », et par le côté imprévisible mais inéluctable et sans doute reproductible de tels événements, du fait de la situation sociale, culturelle et économique des jeunes dans les banlieues périphériques paupérisées des grandes agglomérations, mais également du fait du regard porté sur eux par une partie des élites qui nous gouvernent². Des groupes de jeunes hommes provenant de différentes cités opposées entre elles de la banlieue parisienne s'étaient affrontés en ce lieu symbolique de la modernité de la ville centre. Ces événements avaient mis en évidence la difficulté, si ce n'est l'impossibilité, des pouvoirs publics à prévoir, à comprendre ce type de phénomène et à y réagir en temps réel, d'où la demande d'étude de cet organisme ministériel.

- 4 À l'époque, au regard des conditions de travail fixées par la DIV³, nous avons opté dans notre proposition de recherche pour la mise en place d'un dispositif local d'observation participante de type ethnographique dans deux villes moyennes de province, qui s'appuyait sur l'installation provisoire de deux doctorants au cœur de ces quartiers⁴. Ce choix reposait sur la possibilité de mettre en place ce dispositif d'observation des jeunes, des bandes de jeunes dans l'espace public dans des délais rapides, car nous connaissions ces terrains et dispositions de relais locaux grâce à des travaux antérieurs sur les modes de régulations judiciaires de la jeunesse⁵. Ce thème de recherche avait conduit à la sélection de ces deux villes à cause de leur relative discrétion médiatique, de leurs positions respectives dans leurs départements⁶, de leur taille comparable, mais également de leur opposition quant à leur peuplement, leurs orientations sociales et politiques, leur appréhension des phénomènes de déviance et de délinquance, ainsi qu'à leur implication dans les politiques de la ville, de prévention sociale ou de prévention de la délinquance. Au regard du nouveau thème abordé, qui n'était pas sans lien avec l'étude antérieure, nous avons donc retenu ces deux quartiers ciblés par les politiques de la ville, que nous avons déjà identifiés lors de la précédente enquête.
- 5 Reprenant ce travail dans les perspectives proposées par l'appel à contributions, nous allons, dans un premier temps, présenter succinctement les villes et quartiers concernés ainsi que la méthodologie mise en œuvre, avant de centrer notre propos sur trois grands thèmes : les liens et les interactions entre configurations spatiales et organisations sociales et économiques ; les relations entre les deux cités périphériques et le reste de la ville ; les relations entre les sexes au sein de ces deux cités d'habitat social, en nous appuyant systématiquement sur l'opposition entre ces deux quartiers.
- 6 Ce choix, opéré en fonction des matériaux dont nous disposions grâce aux deux carnets de bord des enquêteurs et des thématiques proposées par la revue, offrait la possibilité de cerner certains aspects importants de la vie quotidienne de ces quartiers périphériques de deux agglomérations moyennes de province.

Dispositif d'enquête et présentation des lieux

Le dispositif d'enquête

- 7 Dans le cadre de cette approche, nous avons opté pour cet aspect de l'enquête pour une présence permanente de deux enquêteurs au sein de chacune des cités retenues pour une

durée de deux mois. Dans chacun des sites, des appartements ont été mis à notre disposition grâce au concours des élus et des services des communautés d'agglomération et les deux enquêteurs ont vécu successivement au cœur de chacun de ces deux quartiers qui étaient, dans chacun des sites, quartiers prioritaires de la politique de la ville.

- 8 Avant leur emménagement, une réunion de présentation de l'étude et de rencontre avec les professionnels et les représentants associatifs a été organisée sur chaque site, afin de préparer cette installation et éviter, autant que faire se peut, le développement des rumeurs concernant ces nouveaux locataires « provisoires ». Une quinzaine d'acteurs dans le premier quartier et une trentaine dans le second ont été conviés à nous rencontrer par les services de la politique de la ville, afin que nous leur exposions les objectifs de l'étude et qu'ils puissent ainsi relayer, auprès de jeunes ou moins jeunes, cette information sur la présence, durant deux mois, de deux sociologues « étrangers » à leur territoire afin de limiter leurs inquiétudes. Ces précautions ont sans doute contribué à réduire les craintes, en aucun cas à les lever comme nous le verrons.
- 9 L'équipe d'enquêteurs résidants formait un « couple hétérosexuel mixte », l'un originaire d'Algérie, l'autre de Mayenne. Le fait qu'un homme et une femme mènent le travail d'enquête a permis d'envisager et de traiter la question des groupes et des regroupements de jeunes, thèmes centraux de l'étude pour la DIV, dans ses versants masculins et féminins.
- 10 Dans le premier quartier, la réalité du terrain a imposé une répartition stricte des tâches. L'enquêteur s'est spécialisé dans l'observation participante auprès des jeunes hommes, l'enquêtrice dans le repérage et l'observation des groupes de filles. En tant que femme, le travail d'observation participante auprès des jeunes - presque exclusivement masculins - présents sur l'espace public ou semi-public s'est avéré impossible, tandis que le repérage des groupes de filles s'est avéré très difficile. Dans ce quartier, en conséquence, deux journaux de terrain ont été produits, l'un par l'enquêteur, l'autre par l'enquêtrice.
- 11 Dans le second quartier, les enquêteurs ont réalisé leur travail d'observation ensemble. Pour l'enquêteur, l'immersion dans les groupes de jeunes hommes a été plus difficile, et la prise de contact avec des jeunes filles plus facile, mais il a été possible au couple d'enquêteurs de rencontrer ensemble des jeunes des deux sexes. Il en a résulté la production d'un seul journal de terrain.
- 12 Ces journaux, dans lesquels étaient consignées les observations, les notes et les remarques personnelles des deux enquêteurs : Séverine Fontaine et Abdel Menzel, sont à la base de cette présentation réflexive de la vie ordinaire des deux cités sensibles retenues. Ce travail sur le terrain était basé sur l'observation participante. Identifiés comme étudiants en sociologie et en urbanisme chargés d'observer la vie des quartiers, les enquêteurs participaient aux situations qu'ils observaient :
- 13 D'une part, dans la présentation qu'ils faisaient d'eux-mêmes, ils devaient « afficher la couleur », ou tout du moins certaines de ses teintes. Une sociologue et un urbaniste se présentaient comme tels aux jeunes et à l'entourage familial ou institutionnel pour mener une étude sur les sociabilités et l'espace urbain, dans le but de préciser la situation des filles et comprendre les solidarités et sociabilités concrètes tissées dans les quartiers populaires.
- 14 D'autre part, les enquêteurs ont vécu durant deux mois sur chaque site afin de participer à cette vie collective tout en observant la ou les réalités qu'ils avaient à observer. Observer, dans deux quartiers, la place des filles dans l'espace public quand on est une

filles, c'est être exposée aux pressions sociétales qui assignent une place à ces dernières et expliquent leur faible présence dans l'espace public. C'est également une manière d'être insérée concrètement dans ce sur quoi l'on tente d'avoir, théoriquement, prise. Observer les groupes et les regroupements de jeunes hommes, majoritairement originaires du Maghreb, quand on partage avec eux des éléments de culture et de position sociale, c'est participer à des interactions, aux formes de solidarités et de réciprocité dont l'étude visait à rendre compte.

- 15 Globalement, le dispositif mis en place a fait la preuve de son efficacité à atteindre les buts fixés dans les délais imposés. Les enquêteurs sont parvenus à travailler dans des conditions relativement bonnes, le soutien des différentes parties prenantes leur a permis de prendre de nombreux contacts, d'être acceptés dans des groupes de jeunes, d'engager des discussions et de procéder à des observations. On doit insister sur le fait que, sans l'accord des jeunes, celle-ci n'aurait pas été possible. Des jeunes ont accepté dans leurs espaces de sociabilité, non sans difficultés et résistances, la présence et la participation de personnes qu'ils savaient être des « intellectuels » chargés de rendre compte de certains éléments de leurs situations. Cela suppose la constitution d'un « régime de confiance », fruit du travail des enquêteurs et du consentement d'une partie des jeunes.

Présentation socio-économique des lieux

- 16 Les deux villes moyennes où se situe l'enquête ont été retenues à partir d'une opposition entre des variables spatiales, sociales, économiques et politiques⁷ :

- une ville traditionnellement bourgeoise, située au cœur d'un département dont elle est la capitale administrative et politique, avec une forte domination des activités administratives et tertiaires, par rapport à un environnement agricole prospère ;
- une ville traditionnellement ouvrière, qui s'est développée pour et autour d'une mono-industrie et ne joue qu'un faible rôle pour son environnement local, en dehors de l'emploi fourni, essentiellement dans un premier temps. Ses importations de matières premières, et aujourd'hui l'emploi, comme ses exportations de produits finis, sont liés à des relations, des échanges qui se nouent au-delà des frontières du département.

Le Chat, préfecture du département, compte environ 42 000 habitants intra-muros mais la population globale de la communauté d'agglomération est d'environ 88 000 habitants pour une superficie de 5 757 ha.

En tant que préfecture, la ville est le siège des principaux services administratifs, éducatifs, de santé et de gestion ; elle est aussi le 1^{er} pôle économique du département. Les emplois qui en dépendent sont les plus nombreux. La prestation de services est, sur l'agglomération, le second pôle d'activité (services aux entreprises d'abord, puis finances, commerce de gros, intermédiaire, services à la personne, transports, etc). L'industrie vient ensuite presque à égalité, avec 93 % d'entreprises de moins de 20 salariés et des entreprises porteuses du secteur de la chimie (parfumerie, cosmétique) et de l'équipement automobile. Le 4^e pôle important est représenté par le commerce

La répartition de la population par CSP est la suivante : 31,8 % d'ouvriers, 31,5 % d'employés, 20,8 % de professions intermédiaires, 10,7 % de cadres, 4,8 % de commerçants, artisans, chef d'entreprises et 0,4 % d'agriculteurs. La zone d'emploi du Chat est relativement moins touchée par le chômage que la moyenne nationale (8,9 contre 11,5).

La population active est jeune : 57,2 % a entre 20 et 39 ans, contre 54 % pour la France.

Les politiques de la ville se sont développées au Chat avant 1982 avec la procédure

Habitat et vie sociale (HVS) puis les procédures de développement social des quartiers (DSQ) et celle des contrats de ville. A ce titre, des actions de réhabilitation des quartiers prioritaires du Chat ont été entreprises. En 1984, la ville mettait en place un conseil communal de prévention de la délinquance (CCPD).

Un contrat local de sécurité (CLS) qui constitue le volet sécurité du Contrat de ville, a été signé en 1998 par le directeur central de la sécurité publique, le président du district et les maires de sept communes de l'agglomération.

À partir de janvier 2000, le nouveau contrat de ville n'est pas signé par les communes mais par la communauté d'agglomération. Les objectifs retenus au titre du contrat de ville 2000-2006 sont la lutte contre l'insécurité et la prévention de la délinquance des mineurs, l'insertion par l'économie des populations les plus défavorisées, l'action éducative locale, l'amélioration du cadre de vie et l'éducation à la santé. Un comité de pilotage spécifique à chacun des axes impulse le partenariat entre les différents organismes concernés

Le Poisson, sous-préfecture du département, est une ville ouvrière au riche passé de luttes syndicales et politiques. Une mono industrie a structuré l'activité économique locale depuis le XIX^e siècle.

Cette activité a connu un fort déclin dans les années quatre-vingt, au point de faire du Poisson une ville sinistrée sur le plan de l'emploi. En juin 1998, l'indicateur de chômage était de 18,3 % alors qu'il était, à la même époque, de 11,8 % pour l'ensemble de la France.

Depuis trois ans environ, cette activité et la sous-traitance qui lui est liée ont redémarré. À telle enseigne que le chômage devient résiduel sur la ville et que 3 à 4 000 personnes (français et étrangers) ont migré vers elle.

Le Poisson est donc actuellement une ville en pleine croissance économique et démographique. Le recensement de 1999 donnait une population totale communale de 68 616 habitants (66 087 en 1990) et plus du double au niveau de l'agglomération. C'est une population jeune : 34,2 % de moins de 25 ans.

Sur le plan institutionnel, le Poisson dispose depuis 1985 d'un CCPD et, depuis février 1999, d'un CLS. Le CLS a été signé par le préfet, le procureur, l'Éducation nationale, la ville, et des partenaires locaux (société de transports, office HLM) et s'est doté d'un groupe de pilotage chargé de faire le point mensuellement.

Les dispositifs ont été étendus à l'ensemble de l'agglomération au 1^{er} janvier 2001. Le CLS représente le volet « sécurité-tranquillité » du contrat de ville, lequel concerne sept communes de l'agglomération. Le projet global de développement CAP 2005 intègre la sécurité et la prévention de la délinquance dans ses objectifs de développement social urbain.

Un observatoire social fournit à l'ensemble des partenaires concernés les statistiques annuelles d'évolution de la délinquance et du sentiment d'insécurité. À l'échelle de la commune, la situation se caractérise par un fort partenariat inter-institutionnel.

Liens et interactions entre configuration spatiales et organisations sociales et économiques

Un sentiment de relégation fortement marqué au Chat

- 17 Les quartiers étudiés sont des quartiers prioritaires de la politique de la ville mais, dans un cas, le quartier est cloisonné, coupé de la ville : l'on ne se rend dans le quartier du Chat que parce qu'on a des choses à y faire ; dans l'autre, il est « ouvert » et toute la population le traverse pour aller notamment faire ses courses au centre commercial.
- 18 Cette topographie différente des lieux est perçue avec beaucoup d'acuité par les habitants, en particulier ceux du Chat, qui vivent difficilement leur enclavement et

s'opposent aux activités qui bornent leurs espaces et auxquelles ils ne peuvent avoir accès

⁸.

Un jeune me dit : « T'as vu le quartier ? Ils lui ont laissé seulement deux entrées. Autour, il est grillagé ou sinon ce sont des usines [...] Ils nous ont mis la poste, l'ANPE, le centre commercial, et maintenant, ils veulent construire ce putain de commissariat ».

« Vous avez vu, on croirait qu'ils nous ont enfermés » me lance timidement une jeune fille du quartier.

Quelques mètres plus loin, un jeune me montre les limites physiques du quartier. « Et là, c'est l'usine. Avec le barbelé, on dirait pas un beau camp de concentration ? [...] En plus, ils embauchent même pas de jeunes d'ici dans les usines. Si tu veux connaître des causes qui pourraient rassembler des jeunes à faire des conneries, hé bien les voilà. Des hangars d'un côté, pleins de parfums de haut-de-gamme et de l'autre côté, une misère qui touche tout le monde ici. Franchement quand tu vois que c'est à quelques mètres, ça te donne envie [...] ».

Un équipement de squash, entouré de hauts murs, a été installé dans le quartier par la municipalité. Un éducateur du centre social : « Ils nous font croire au début qu'ils vont construire une structure sportive dans laquelle les jeunes pourront se défouler et ensuite, ils proposent des tarifs inabordables pour n'en faire bénéficier que les riches. Pour les jeunes, cela ne doit pas être facile de voir tous les jours des gens riches qui viennent s'entraîner ici et qui, par la même occasion, les ignorent. On vient jouer dans le territoire des pauvres, un sport de riche. »

- 19 Ce sentiment de relégation génère des tensions, qu'on peut notamment percevoir dans des logiques d'agression à l'égard de ceux qui représentent « l'autre », en l'occurrence une jeune femme blanche enquêtrice.

À la fermeture du centre social, je décide d'aller acheter du pain. En sortant, je tombe nez à nez avec un jeune que j'évite de justesse. Il me fixe un bref instant, puis me crache sur les pieds et – je l'apprendrais plus tard – dans le dos. Un homme âgé du quartier réagit après avoir été témoin de la scène. Il le poursuit pour le réprimander. Je continue mon chemin et achète ma baguette. Sur le chemin du retour, deux ou trois minutes plus tard, je croise le quinquagénaire encore plus furieux.

« C'est un malade celui-là. Il ne faut pas faire attention, il fait n'importe quoi. Mais, il va loin là quand même. Il vous a craché dessus, je l'ai vu. » Il marmonne encore et s'énerve : « Il n'est pas non plus si fou que cela, je sens que je vais le soigner celui-là, s'il continue. Mais il ne vous embêtera plus, sinon il aura à faire à moi celui-là. Je ne le laisserai pas faire. Il faut l'empêcher de nuire. Là, il faut qu'il se fasse soigner. »

Après quelques minutes, un animateur du centre social sonne à notre interphone : « Tu sais, cela aurait pu être n'importe qui et c'est tombé sur toi, mais c'est tout. Ce n'était pas vraiment dirigé contre toi. Tu étais là au mauvais moment. Il est fou, tu sais. Il est totalement fou. Il faut qu'il se fasse soigner. Ne fais pas attention, je t'assure. »

Je ne suis qu'à peine convaincue, mais je préfère ne pas l'exprimer. Il n'est pas aussi facile de parler du racisme ambiant, dont les « Blancs » sont parfois les cibles. D'autant plus que mon interlocuteur est de type nord-africain, que mon agresseur est de type africain et que ce sont eux qui, d'ordinaire, sont la cible des discriminations raciales. En outre, ils évoquent rarement ces discriminations en présence de « Blancs ». D'ailleurs, mis à part mes perceptions personnelles – ce que je ressens en vivant ici – personne n'a jamais osé m'en parler ouvertement. Pourtant, les « Blancs » expriment certaines peurs, mais ne les imputent jamais directement à des actes racistes. En fait, le sujet paraît tabou entre catégories ethniques (blanc/maghrébin, blanc/noir, noir/maghrébin, etc). Toutefois, il est bien davantage tabou chez les « Blancs », qui ne l'abordent jamais.

- 20 L'organisation spatiale est totalement différente au Poisson. L'implantation des immeubles et des voies de circulation favorise la fluidité, le passage. On peut s'y promener tout en appartenant à d'autres quartiers. Le centre commercial est un lieu

d'attraction pour les habitants de l'ensemble de l'agglomération. L'espace est moins cloisonné qu'au Chat.

La mixité du parc urbain permet d'éviter les transitions brutales entre quartiers. La typologie de l'habitat est très hétérogène. On y trouve du privé, de l'individuel groupé, du semi collectif et du collectif. Les gabarits des habitations varient entre le R+1 et le R+5, en passant par des gabarits intermédiaires. Le quartier se caractérise par de grands espaces, traversés de chemins piétonniers. Entre les bâtiments, on trouve des jeux que les enfants paraissent utiliser, ainsi que quelques équipements sportifs.

Nous remarquons, par opposition au Chat, que les limites du quartier sont très floues. Le concept d'appropriation de l'espace semble peu opérant. La cité n'est pas configurée en poche, mais plutôt en ligne. Les immeubles sont alignés et repérables de très loin. Ils forment des espaces légèrement retirés, mais toujours visibles, servant de parking ou d'espaces ludiques pour les enfants.

Une appropriation différenciée de l'espace public

- 21 Au Chat, il y a clairement une part de l'espace public approprié par de jeunes hommes : il y a notamment un *hall* d'immeuble appelé « *le central* » par les jeunes eux-mêmes, ainsi nommé dans une logique de concurrence avec le poste de police qui avait été mis en place non loin de là quelques années auparavant. A travers cette nomination se matérialise un conflit d'autorité sur le quartier qui est loin d'être réglé, certains jeunes se promettant de faire fermer à nouveau le poste de police qui devait être mis en place prochainement.

Les nouvelles, on les prend au « *central* ». C'est un lieu de passage. On est sûr d'y retrouver la personne que l'on cherche, à un moment ou à un autre. C'est aussi un lieu de rendez-vous. Si on veut des renseignements, c'est au « *central* » que l'on peut les avoir. C'est ainsi que les jeunes définissent, eux-mêmes, la fonction du « *central* » [...] Le parking face à la « *roulotte* », le samedi soir, fait office de supermarché de l'illicite. Les jeunes des autres coins de la ville viennent y faire leurs « *courses* ». C'est sans doute la seule occasion qu'ils ont de venir s'aventurer dans le quartier.

- 22 « *Le central* » suppose et génère des circulations : c'est un lieu où les jeunes passent, viennent recueillir et diffuser des informations. C'est un lieu d'échange symbolique et de communication, les échanges économiques, liés à une économie souterraine, ayant lieu ailleurs, dans des espaces moins exposés aux regards. Cependant, ces échanges économiques sont essentiels à l'existence même de ce lieu : l'enquêteur en a fait l'expérience en étant mis à rude épreuve.

M. aborde franchement son problème. Les soupçons se font de plus en plus présents. « *Tu n'es pas un condé, toi ?* » Puis, il continue : « *S'ils nous ramènent un condé comme toi. Ils nous baisent tous !* » A. me prend à part et me met en garde. « *Il ne faudrait pas que tu nous cherches des problèmes. Jusque là, tu n'avais rien vu [du trafic]. Maintenant, tu en sais beaucoup trop.* » M. a envie de me passer à tabac, à condition que les autres l'aident. Il n'ose le faire, car sans leur aide, son honneur risque d'être touché. Je lui réponds calmement : « *Si tu as quelque chose à me dire, viens me le dire en face.* » Mais M. prend alors ce que je viens de dire pour un défi. Nous sommes à la limite du basculement vers ce qui pourrait devenir – au moins pour moi – un très mauvais souvenir. Si je réponds, j'ignore la manière dont le groupe réagira. Laisseront-ils couler ou défendront-ils l'honneur de leur copain ? J'essaie de rester calme et serein. Mais M. continue. Il a des preuves de ce qu'il avance. R. demande alors qu'il les montre sans plus attendre. L'ambiance est électrique. Je sais que bon nombre de gars sont armés et que cela pourrait vite dégénérer pour moi. Soudainement, ils deviennent tous paranoïaques et s'imaginent tout de suite, une

série de scénarios. Moi, je regarde la scène et attends. Je suis heureux de ne pas être policier.

- 23 Au Chat, l'emploi est rare pour les jeunes du quartier, et l'on observe dans les comportements et les sociabilités des jeunes une économie de la débrouille. Ils occupent l'espace public, se rencontrent et s'informent mutuellement, cherchent par des voies légales et illégales à gagner chaque jour leur « *billet* », développent, à leur niveau et dans leur espace, des réseaux de sociabilité intenses. Les jeunes sont souvent en groupe dans leur quartier mais aussi en dehors du quartier lorsqu'ils se déplacent au centre de la ville ou dans d'autres villes, ils ne sont jamais seuls.
- 24 Au Poisson, le travail en intérim est chose courante. Les jeunes parlent entre eux des réalisations de la mono-industrie locale, une certaine fierté est perceptible dans le discours de ces jeunes, fierté d'avoir participé directement ou indirectement à telle ou telle réalisation. Le travail en intérim leur permet d'avoir une identité de travailleur sans endosser tout à fait le statut d'ouvrier. Ils vivent leur jeunesse en alternant périodes d'emploi, périodes de chômage et en rêvant sans trop y croire au dépassement du destin ouvrier.
- « Dans cette ville, quand tu es enfant d'ouvrier et que ton père a toujours travaillé dans les chantiers, ton avenir est tout tracé. Tu finiras aussi parmi les ouvriers des chantiers ! »*
« Le travail que l'on fait n'est pas facile et les conditions y sont parfois difficiles. Nous, les jeunes, on n'a pas envie de faire ce travail toute notre vie comme nos pères. »
- 25 Les jeunes sont moins présents dans l'espace public et l'occupent moins ostensiblement. Ils ont une image de travailleurs à préserver. L'appartenance au quartier (contrairement au Chat) ne semble pas être un stigmate et les conduites déviantes et délinquantes se mènent dans la plus grande discrétion. Ces jeunes ne veulent pas donner d'eux-mêmes une image de délinquant.
- 26 La solidarité est particulièrement présente au Chat. Solidarité au sein de la communauté maghrébine, solidarité entre les jeunes. Un sentiment d'appartenance traverse les échanges inter-individuels au sein du quartier, dont l'autre face est un sentiment collectif prégnant de relégation. Les autorités traditionnelles et communautaires sont respectées, mais les autorités institutionnelles sont maltraitées. « *Français* » dans cet univers résonne souvent comme une injure, comme le responsable de tous les maux ou comme synonyme de pouvoir illégitime.
- 27 Au Poisson les enquêteurs n'ont pas repéré de règles et de circuits de solidarité comme au Chat. On peut penser que les jeunes sont pris, du fait de leur rapport à l'emploi, dans des systèmes sociaux de protection qui leur permettent de s'affranchir de la communauté, de s'individualiser. L'importance, au Poisson, de la consommation d'alcool chez les jeunes d'origine maghrébine est un signe de cette émancipation par rapport à la famille et d'identification à la culture locale. Le « *chacun pour soi* » y fait davantage recette.
- 28 Le rapport aux institutions publiques est plutôt un rapport de proximité au Poisson et de distance au Chat.

Centralités et circulations

- 29 Contrairement aux quartiers traditionnels, la place principale dans ces deux quartiers HLM n'est pas occupée par l'église, la mairie, l'école ou des commerces mais par un centre social planté au cœur de chacun des deux quartiers, dont le fonctionnement est sous la responsabilité principale de la mairie.

30 Au Chat, le centre social jouxte la place centrale mais cette centralité du centre social n'entraîne pas son usage par les jeunes hommes. Eux restent groupés sur la place où ils circulent, discutent, se tiennent informés des moindres gestes et mouvements des habitants, à l'exception des jours de marché qui réunissent à cet endroit une population plus hétérogène, composée des mères de famille, des pères maghrébins faisant les courses et les jeunes enfants circulant entre les quelques étals.

31 Mais cette occupation de la place centrale est principalement le fait des jeunes maghrébins :

« Les Blancs, ils traînaient toujours du côté de l'église. Les jeunes Maghrébins, du côté de la place centrale et les Noirs... Bah, les Noirs avant, ils étaient avec les Arabes et puis, il y a eu des problèmes. Cela doit remonter à deux ans à peu près. Il y a eu un conflit entre un Noir et un Arabe. Ça s'est fini au couteau et après cela, les deux communautés s'en sont mêlées. Il y a eu des coups de feu entre le Chat et l'autre quartier, entre Noirs et Arabes sur la place centrale. Aujourd'hui, ça va, mais les Noirs continuent de rester entre eux et se mélangent [avec les Maghrébins et les Turcs] quand ils le veulent. Ils sont partis s'installer dans le quartier d'à côté. Ils restent entre eux. On voit des cages d'escaliers qui ne sont fréquentées que par des jeunes Noirs. Les jeunes Blancs, ils ont disparu ou presque. Les groupes de Blancs ont rejeté le centre social parce qu'il "n' y a que des Arabes" !. Et les groupes "beurs" majoritaires sur l'espace public se sont appropriés le centre social, la place centrale et la périphérie. Ils ont la définition la plus large de l'espace dans le quartier. »

32 Au Poisson, si le centre social occupe une place importante dans la vie des habitants, et des jeunes en particulier, il n'est pas au centre géométrique de la cité qui n'est pas construite selon un modèle circulaire : il est le coeur des sociabilités et des circulations des jeunes du quartiers et des autres quartiers de la ville.

Un animateur : « La MQ du Poisson est le seul accueil « jeunes » de la ville. Donc tous les jeunes de la ville viennent chez nous. Mais le problème avec eux, c'est qu'il faut être disponible tout le temps et tout de suite. Tu ne peux rien faire autrement. C'est finalement grâce à eux que je suis là. Mais je finis par être otage des jeunes. Je ne peux rien faire sans eux. Ils considèrent que mon travail se limite à être en permanence avec eux. Je dois donc être disponible pour eux ! A force, ça devient chiant. »

33 Et les jeunes n'occupent pas d'autres lieux où, lorsqu'ils le font, c'est le plus discrètement possibles pour ne pas se faire repérer et rejeter par les adultes présents :

Au Poisson, les jeunes montent dans les étages des immeubles pour rouler discrètement leurs joints, toujours en silence. Ils occupent rarement les espaces extérieurs ou les parkings. Peut-être n'est-ce pas la saison ? Ils font en sorte de rester le plus possible invisibles [...] Pour ne pas être observés par les habitants, dont certains jouent les « indics » gratuits pour les services de police, les jeunes évitent de « squatter » les immeubles. Lorsqu'ils « occupent » l'immeuble, en particulier les étages, F. (ou d'autres) colle des feuilles de papier à rouler sur les judas. De manière générale, on peut dire que les jeunes sont assez discrets. Ils ne parlent jamais à voix haute et cherchent surtout à ne pas se faire remarquer par les résidents des paliers. Lorsque je lui demande si les habitants se plaignent, il me répond : « Il y en a qui appellent la police, mais ceux-là, on les connaît. »

34 Au Chat, autour du « central » les jeunes circulent beaucoup. Ceux qui circulent le moins sont les plus en difficulté : le personnage qui est le quasi « permanent » du « central » est surnommé par ses pairs « victime ». Les jeunes circulent beaucoup, mais en définitive ne vont jamais très loin, jamais pour très longtemps. Beaucoup prennent le goûter chez eux (au sein du foyer familial) en regardant des séries télévisées ! Le manque d'emploi et de perspective d'emploi de ces jeunes est évidemment une dimension qui surdétermine les modes d'occupation de l'espace, et donc de circulation dans l'espace.

- 35 Au Poisson, c'est le centre social qui attire les jeunes. Ils ont appris à demander des aides, et à en obtenir. Ils sont dans une logique de négociation avec la municipalité, en utilisant parfois des attitudes stéréotypées pour jouer l'intimidation auprès des responsables.
- 36 Au Poisson, la population sur laquelle porte le stigmate est une population « quart monde », affectée par des problèmes d'alcoolisme, localisée sur un petit quartier – quelques immeubles – bien délimité. Les jeunes issus de l'immigration n'ont pas une identité à part (comme au Chat, où les jeunes appellent « *les Français* » les populations du dehors de la cité), ils peuvent asseoir leur identité sur la référence aux métiers et aux valeurs du monde ouvrier. Tout cela a évidemment des répercussions sur l'occupation de l'espace. La cité n'est pas enclavée, les déplacements sont faciles, pourtant on a l'impression que les jeunes circulent moins qu'au Chat. Ils sont davantage protégés (par le travail surtout, mais aussi les structures et les aides publiques) : ils ont moins à bouger pour trouver des ressources.
- 37 Il y a davantage d'individualisme au Poisson qu'au Chat. Et ce ne sont pas les individus, mais les groupes et les regroupements qui posent problème dans l'espace public.

Les relations entre les deux cités et le reste de la ville

- 38 Les enquêteurs ont été surpris par la très grande mobilité ponctuelle des jeunes, en particulier des jeunes hommes, au Chat, et des jeunes femmes, au Poisson. Cette surprise était sans doute liée à leurs positions au sein de chacune des cités mais également aux nombreuses assertions – dont ils avaient connaissance et qui parcourent la littérature savante – concernant « l'enfermement » des jeunes dans les limites rassurantes de leurs territoires respectifs.
- 39 Ces déplacements ne se limitent pas au centre ville. Ils n'hésitent pas à parcourir de grandes distances pour des raisons, des motifs qui peuvent paraître futiles, ou d'autres qui sont plus conformes aux attentes officielles, telle que la recherche d'un emploi ; bien que ces déplacements soient coûteux, sûrement en termes monétaires mais également d'un point de vue psychologique.
- 40 La « crainte du gendarme » est omniprésente, ainsi que celle des « *autres* » jeunes, sans parler des regards, des attitudes des « *autres* » qu'ils perçoivent souvent comme hostiles, très souvent avec raison d'ailleurs. Hostilités, rejets, stigmatisations multiples expliquent le fait que ces déplacements ont lieu presque systématiquement en groupe. Des déplacements groupés qui s'opèrent souvent « en commando » pour se protéger d'un environnement perçu comme hostile, en particulier au Chat.

Les jeunes ne sont jamais à l'aise en dehors de leur quartier. Ils se sentent souvent agressés par les regards que leur lancent les gens : « *Ici, c'est mieux ! C'est tout prêt et en plus, franchement en ville, ils vont nous prendre la tête à nous mater comme des sauvages.* » Ce sentiment d'agression est mutuellement partagé par les jeunes et les habitants de la ville, lorsque ceux-ci voient les jeunes débarquer en nombre. Les groupes suscitent peur et violence. Il n'y a pas de liens de confiance entre habitants « traditionnels » de la ville et les jeunes venus des quartiers excentrés de la ville.

- 41 Ce mode de déplacement induit des tensions fortes avec les autres habitants, en particulier les commerçants :

Une gérante de station-service : « *Vous savez, ils sont difficiles. Ils croient que c'est un bar ici ! En plus, quand ils viennent, ils sont toujours à plusieurs et ils nous volent des articles. Parfois, on est obligé, comme tout à l'heure après votre départ, d'appeler les flics,*

car une bande de jeunes est venue et on a dû carrément arrêter le service pour les surveiller, ils sont vraiment pénibles et moi, ils me détestent. Je ne sais vraiment pas pourquoi ? Ce n'est pas de ma faute si les policiers viennent, c'est eux qui les attirent. »

- 42 Ce comportement se construit à partir de la peur des « autres », qu'ils soient jeunes, ou moins jeunes mais également des autorités, en particulier de la police :

« A chaque fois que nous les rencontrons, ils nous demandent de nous arrêter pour contrôler notre identité. On sait bien qu'ils veulent nous faire chier. Je suis sûr que les Blancs ne se font pas autant contrôler [...] À force de nous contrôler, c'est normal qu'ils finissent par nous avoir un jour. De toute façon, quand ils te serrent, ils te cherchent toujours quelque chose qui ne va pas. »

- 43 Si l'autorité parentale est respectée, dès que les jeunes échappent au regard des parents, ils se conduisent différemment :

Quelques groupes de « petits » (14-16 ans) s'amuse parfois à se faire craindre par les commerçantes du quartier ou par les femmes d'une quarantaine d'années. Bien sûr, ils ne doivent pas se faire surprendre par des personnes âgées de leur communauté, sans quoi ils risquent une correction publique et immédiate. Ils participent à instaurer, dans certaines circonstances (absences des grands frères, des pères ou des proches), un climat tendu, où chacun reste sur ses gardes.

- 44 Ce jeu est induit par ce sentiment très prégnant de la différence, de l'infériorité qui s'est construit, structuré au sein de l'école :

« Les putains d'administration nous reçoivent comme de la merde parce qu'on ne parle pas comme eux. On parle français nous aussi. C'est seulement une question de manière de parler. Nous, on est maintenant habitué à parler comme ça ! [...] On ne peut plus leur faire confiance. Ils nous ont trahis et ils se comportent avec nous, comme si on venait d'une autre planète. À force de nous éviter et de nous regarder comme des pestiférés, on finit par avoir l'impression d'être réduits, à leur yeux, à des merdes. Toi, ils te respectent parce que tu as fait des études... Ça se voit quand tu parles. Ils comprennent tout de suite ce que tu veux leur dire. »

- 45 Au Poisson, les circulations sont différentes.

Les jeunes sont très différents du site du Chat. Ils sont plus invisibles, se cachent plus facilement. D'après S., un jeune du quartier, les jeunes se déplacent surtout le week-end vers une ville voisine ou la Côte. « La Côte, c'est difficile. On apparaît comme des sauvages. Ils nous laissent même pas rentrer dans les boîtes. Nous, on préfère aller dans la ville voisine. » Quelques-uns se retrouvent à la maison de quartier, notamment ceux d'origine maghrébine ou africaine. Peu de « Blancs » la fréquentent.

J'apprends par Z. et S. que les jeunes sortent énormément en dehors du Poisson : Paris, Angers, Rennes sont des destinations assez fréquentes chez eux. « En un an, j'ai parcouru cent mille kilomètres », m'avoue Z. Les sorties à l'extérieur du Poisson et de la ville se justifient par le manque de structures pour les jeunes, ainsi que par le fait qu'ils soient connus dans leur ville. « Dans cette ville, nous sommes tous connus. C'est tellement petit que tu ne peux pas vraiment être libre de tes mouvements. Si tu as le malheur de sortir avec une fille de la ville, dis-toi que tout le monde va être au courant. Moi, je m'amuse qu'en dehors. Là-bas, ni vu ni connu, je suis toujours nouveau et les gens ne me dérangent pas. »

- 46 Les enquêteurs ont eu l'occasion de participer à une de ces sorties ou virées traditionnelles hors de la ville du Poisson :

La soirée se termine. Nous partons sur la côte. P., l'animateur, fait partie de la petite virée. Il est le meneur de la troupe. Nous nous rendons dans un pub. Nous sommes une dizaine. Il y a trois groupes. Le premier est constitué d'A., M., le cousin de ce dernier et d'un copain à eux. Les individus de ce groupe sortent souvent ensemble. Ils se côtoient régulièrement et font des affaires ensembles. Le second groupe est constitué de P., B. et A. Ces jeunes sont plus âgés et ont tous une bonne situation.

Ceci leur permet de jouir d'un certain prestige ou respect. Le troisième groupe comporte un français et un kabyle. Ce groupe ne s'entend pas forcément avec le premier, qui les exclut de manière quasi systématique. Cette soirée n'échappera pas à la règle.

- 47 Cette possibilité n'existe pas au Chat où l'atmosphère est plus pesante, les jeunes plus stigmatisés dès qu'ils sortent des limites du quartier.

Tout le monde a envie de sortir, mais en même temps « *personne ne peut le faire* » car les sorties sont souvent assimilées à des échecs. Cela n'est pas une question de moyens, car lorsqu'ils sortent, ils ont toujours de l'argent à dépenser. La peur d'être rejetés les incite à rester « *dans le quartier* » ou à faire des kilomètres (Paris, Orléans, Tours, Le Mans). Pour être accepté en boîte, il faut connaître les videurs ou être accompagné par des « *Blanches* » qui servent de carte d'intégration. A chaque fois que l'un d'entre eux propose une sortie, les autres lui rappellent le nombre de fois où ils ont déjà tenté l'expérience « *sans jamais y parvenir* ». Parfois l'un d'eux, plus téméraire, propose de retenter l'expérience, mais il est vite dissuadé par les autres de le faire. Pourtant, les jeunes passent la semaine à imaginer « *des tas de plans* » pour le week-end, mais ils se découragent progressivement, au cours de la semaine, bien avant leur mise à exécution. Une grande partie d'entre eux finissent d'ailleurs par rester toute la soirée à la cité, tant bien que mal. Ce qui a tendance à les rendre nerveux. Ils revendiquent leur envie de sortir « *normalement* », comme tous les jeunes de leur âge.

Les relations entre les sexes

Des conditions d'accès différenciées aux terrains

- 48 L'inscription dans les quartiers des deux enquêteurs et les contacts qu'ils ont pu nouer avec les jeunes prolongent les oppositions relevées dans l'organisation des lieux. Abdel Menzel et Séverine Fontaine forment, nous l'avons dit, un couple mixte. Leur identité va leur ouvrir certaines portes, et leur en fermer d'autres. Ils vont avoir à composer avec celle-ci. Elle va être également l'objet et l'enjeu de compositions.

- 49 Au Chat, les enquêteurs tiendront un journal de terrain séparé. Il n'était pas possible, pour Séverine Fontaine, d'effectuer avec Abdel Menzel l'observation participante des comportements et discours des jeunes hommes présents dans l'espace public. Dans ce monde masculin, les filles respectables n'ont pas leur place. Ni comme habitante ni comme sociologue. Elle a donc, de son côté, mené un travail d'observation et d'investigation en direction des filles. Ce qui l'a conduit à fréquenter le centre ville, le centre social, et à discuter avec des intermédiaires (chauffeurs de bus, principaux de collèges, etc.) pour obtenir des informations sur un objet difficile à appréhender directement ; car les filles sont peu présentes dans l'espace public.

Décidément, le travail d'investigation sur les filles se révèle être, de jours en jours, plus difficile. Outre l'absence physique des filles dans l'espace public – qui engendre par conséquent de nombreuses difficultés de rencontre et de mise en confiance – je dois avouer être fatiguée du travail de sape quotidien dont j'ai l'impression d'être victime, plus ou moins directement. Je semble déranger beaucoup de monde. En premier lieu, certains animateurs du centre qui gèrent tranquillement leurs « *petites affaires* ». Personne ne s'intéresse réellement aux filles ici. Mais tout le monde s'en sert, afin d'en tirer profit, soit en terme matériel (avantages matériels du type sortie concert), soit en terme symbolique (avoir la paix).

- 50 Abdel Menzel a quant à lui été happé par les jeunes. Au bout de quelques jours seulement, certains d'entre eux sonnaient à son interphone pour le solliciter, l'inviter à les rejoindre,

les accompagner dans des démarches administratives, discuter dehors. Ce processus d'intégration particulièrement rapide rend compte des logiques qui traversent le fonctionnement du quartier : les étrangers doivent être au plus vite identifiés et inscrits dans des places et dans des statuts reconnus par les résidents. Il s'est passé, avec Abdel Menzel, un processus rapide d'intégration alors qu'il aurait pu se produire, avec le même ou un autre, un processus rapide d'exclusion ; mais cette rapide intégration pose d'autres problèmes :

À force de rester parmi eux, je perçois une réalité qui me touche de près. Être maghrébin et effectuer une étude, comme celle-ci, présente un avantage mais aussi, un inconvénient. Évidemment, il est plus facile d'établir des contacts et des rapports de confiance, ce qui permet d'obtenir rapidement des informations. Par contre, je commence à ressentir l'inconvénient d'être maghrébin, ce qui me coûte pour prendre du recul [...] Je parle de *Loft story*, cette émission qu'ils apprécient et que je déteste. A mesure que je les côtoie et que je partage beaucoup de moments, je finis par penser que leur vie se limite à cet environnement [...] Ils ne s'intéressent nullement à la politique. Ce qui les passionne est toujours en rapport avec eux. Par exemple, depuis que la droite est au pouvoir, les réactions des jeunes sont plus fréquentes. Ils ont l'impression que la politique, menée actuellement, se dirige contre eux. « Hé, il veut nous baiser le bâtard de Sarkozy ! Ça va être la guerre [...] C'est ce qu'il cherche ! »

- 51 Au Poisson, un journal de terrain intégré sera produit. Les enquêteurs auront certes des missions spécifiques, l'un plutôt en direction des garçons l'une plutôt en direction des filles, mais à de nombreuses occasions ils pourront réaliser des observations communes.
- 52 Parmi les explications, on relève le fait que l'enquête au Poisson s'est déroulée au moment du *ramadan*. Ce contexte religieux permet une mixité dans les moments de rupture du jeûne et une participation des filles musulmanes à des activités publiques et semi-publiques.
- 53 Autre élément d'explication : Abdel Menzel est loin d'avoir été happé par les jeunes hommes. Ceux-ci se sont avérés plutôt indifférents : sa présence ne leur apparaissait ni intéressante ni gênante. « *Un flic peut même installer sa tente ici, ça ne nous gêne pas. Moi je n'ai rien à me reprocher* » lui a dit un jeune. L'indifférence, comme l'intégration, est une manière de se préserver mais il faut toujours lutter au féminin pour observer :

Au Poisson, il faut toujours participer pour observer, si bien que les filles croyaient que je faisais partie de la famille de O. Contrairement à une situation d'observation classique, où l'on n'a qu'à observer, là, il faut toujours se mettre en avant pour se montrer, s'exposer, provoquer les rencontres, les discussions, ne pas se rendre invisible. Il faut sans cesse bousculer les autres pour se faire une place ou se faire accepter. Mais faire sa place n'est pas forcément un élément suffisant pour délier les langues [...] Le travail d'investigation auprès des femmes est un travail très long. Je commence à peine à me faire accepter et cette acceptation ne passe que par le partage d'un mode de vie ou de tâches dévolues traditionnellement aux femmes. Il y a peu d'échange sans partage, sans pas francs vers elles et ce qu'elles représentent. Le contact passe par la démonstration et la volonté de partager ce qu'elles sont, c'est-à-dire investir la sphère domestique, part essentielle (mais non réductible) de leur existence, qu'elles soient ou non déjà mariées.

Le contrôle des femmes

- 54 Dans les deux quartiers, les filles sont peu présentes sur l'espace public : un contrôle sociétal fort leur assigne une place légitime dans la sphère privée, et stigmatise, par « *la réputation* », les tentatives d'émancipation.

« Tu sais, les gars, ils acceptent pas aussi que leurs sœurs sortent à droite à gauche. » Il me raconte qu'il se sent obligé de les surveiller, car son honneur (par rapport à ses copains) pourrait être bafoué. « Dans la cité, entre garçons, la fille qui sort avant le mariage, elle est tout de suite classée comme pute. Les boîtes de nuit ou les bars sont interdits pour elles. Les jeunes considèrent que l'espace public est un environnement réservé aux garçons et que la fille ne peut y sortir que pour faire des courses ou aller à l'école » ajoute-t-il. « Une fille qui traîne comme nous, c'est une Kayra » me répètent d'autres à plusieurs reprises.

- 55 Les filles, quand elles sont sœurs, doivent « préserver la dignité » des frères et plus généralement de la famille.

Un père de famille me parle de ses deux filles et du rapport qu'elles ont avec leur frère. A ce sujet, il m'informe : « Tu sais, il n'accepte pas que ses sœurs lui fassent des remarques. Des fois, il agit comme les autres avec ses sœurs et moi, je n'apprécie pas. Je lui dis tout le temps que s'il veut que ses sœurs lui préservent sa dignité dehors, il doit leur faire confiance. Sinon, elles finiront par se sauver ailleurs avec n'importe qui. »

- 56 Ces règles qui dominent la culture maghrébine tendent à devenir dominantes dans des lieux où la population maghrébine est dominante, s'imposant alors aux filles d'origine européenne.

C., quant à elle, est prête à nous parler. C'est celle avec qui le contact passe le plus rapidement. Elle me parle très facilement et sans méfiance. Elle a vécu dans plusieurs quartiers de la ville et connaît très bien le Chat. J'en profite pour poser des questions sur les filles du quartier : Elles ne sortent pas trop les filles au Chat ? « Non, c'est vrai. Elles ont peur des frères. Si ton frère te voit dans le quartier ou n'importe où, lui ou ses copains, ils te font rentrer tout de suite chez toi. C'est dur d'avoir des frères quand tu es une fille. » « Ouais, même quand tes parents te laissent sortir, ce sont souvent les frères qui s'y opposent », rétorque une autre. « Quand les frères ne sont pas là, les souris dansent... Moi, chez moi, ce n'est pas mon père, c'est mon frère la plaie. Moi, mon père, il n'ique sa mère ! » D. continue : « Et je ne te parle pas des maghrébines, c'est l'horreur ! C'est pour ça qu'elles ne sortent pas ! ». « Si je rencontre mon frère ou ses copains en boîte, je me cache parce que sinon, ils me sortent direct », conclut C.

- 57 Les frères contrôlent leurs sœurs et en même temps les protègent. Le fait d'avoir un frère permet aux filles de sortir en relative sécurité ou de ne pas être embêté dans l'espace public. A condition, bien sûr, qu'elle ne fassent qu'y passer, discrètement.

T. habite le quartier depuis sept ans. Elle vivait auparavant dans l'autre quartier, aujourd'hui marginalisé, de la ville. Elle a deux grands frères. Elle est la plus jeune et la seule fille à la maison. « C'est dur d'être une fille dans le quartier. La vie est dure, ici. J'aurais bien voulu être l'aînée, mais je suis la plus petite [...] Ici, les frères, c'est important. Si tu n'as pas de frère, tu es morte. Tout le monde t'emmerdera. Déjà, si tu as un grand frère, on t'emmerde quand même, alors si tu n'en as pas, ce n'est pas la peine. »

« Les frères avec les sœurs, c'est toujours pareil. C'est : "tu rentres à la maison, tu n'as rien à faire dehors" [...] Les gars, ils doivent choisir entre la confiance et le respect de leur sœur et les copains. Souvent, ils préfèrent choisir les copains, c'est comme ça. »

Les sorties sont donc très rares pour certains groupes de jeunes filles, en particulier les Turques et les Maghrébines, comme nous l'avons déjà signalé. Je lui demande : les Turques, elles ne sortent pas ? T. baisse la tête et sourit. « Non, elles restent tout le temps à la maison ! Elles n'ont pas le droit de sortir ! Elles vont à l'école mais c'est tout. » Et toi, tu sors ? « Non, je ne sors pas non plus. Je viens là, mais c'est tout ! »

- 58 La liberté des filles d'aller et venir sur l'espace public est réduite quand elles ont des frères. Elle l'est tout autant lorsqu'elles n'en ont pas.

Je leur demande pourquoi elles contournent la place centrale. Elles me répondent qu'aucune fille ne peut passer dessus. « Comment cela ? Vous n'avez pas le droit de passer par la place ? » « Non, les grands, s'ils nous voient passer sur la place, ils nous

dégagent tout de suite. C'est leur espace. Nous, on est des petites alors on n'a pas le droit de passer là », me répond M. « C'est vrai ? » « Bah, oui. C'est pour ça que nous, les filles, on passe à côté du centre commercial. » « Vous faites à chaque fois le détour ? » « Oui ! » . « C'est pour ça que je ne vois jamais de filles alors ? »

G. et C. m'avouent alors qu'elles ont peur du quartier. Elles n'ont pas de grands frères et vivent une certaine insécurité. « Nous après 19h, on ne sort plus. On n'est plus dehors. » « Pourquoi, vous avez peur ? ». C. s'écrie : « Elle a peur G. Elle n'ose pas sortir dans le quartier ? » « Toi aussi, tu as peur. Toi aussi, tu ne sors pas dans le quartier lorsque tu es toute seule. Je ne suis pas la seule ! » Je m'adresse alors à M. : « Et toi, M. ? Toi aussi, tu n'oses pas sortir ? ». « Moi, moi je n'ai peur de rien. Moi, je sors comme je veux ici. » « Comment cela se fait-il qu'elles deux, elles aient peur ? ». Et les autres de me répondre : « Nous, on n'a pas de frère. Elle, elle a un grand frère ! » Je comprends alors que la situation de ces jeunes filles est inversée par rapport à celle des maghrébines, qui peuvent sortir dans le quartier à la condition de ne pas avoir de grand frère. Le grand frère, pour les jeunes filles européennes est ainsi, signe de protection.

- 59 Les filles ont bien intégré (comment le contraire eut-il été possible ?) que la fréquentation de certains espaces les exposait à des dangers. Pour ces jeunes filles d'origine européenne qui résident dans un quartier proche de celui du Chat, elles le perçoivent comme une interdiction dont le non-respect provoque des sanctions. Pour d'autres jeunes filles d'origine maghrébine du quartier, la fréquentation de ces espaces est possible à la condition d'avoir une raison légitime.

Elles rient lorsque je leur dis que M. m'a raconté qu'elle et ses copines n'avaient pas le droit de passer par la place centrale lorsqu'il y avait des grands. « Peut-être parce qu'elle est d'un autre quartier, mais nous si on a besoin de traverser la place pour aller chercher une baguette, on ne va pas faire le tour ! »

- 60 Les possibilités, pour les filles, de sortir, dépendent de leurs communautés d'appartenance

Les jeunes filles noires africaines et musulmanes, par exemple, sortent davantage que les Maghrébines et les Turques. Ces dernières étant de loin, la communauté la plus difficile à rencontrer sur le quartier. Elles sont de toutes les communautés présentes sur le quartier, les moins faciles à rencontrer, celles qui systématiquement restent à la maison. Jusqu'à présent, nous n'en avons rencontré aucune dehors (tandis que nous connaissons les frères).

Les africaines n'intègrent pas le même rapport à l'espace public et aux sorties. Culturellement, en particulier celles qui viennent du Sénégal, sont plus souvent sujettes à s'assumer matériellement. Leurs mamans travaillent souvent et elles se retrouvent régulièrement entre elles à l'extérieur (ce qui n'est pas particulièrement bien vu, non plus). Elles sortent, mais ne le font qu'entre elles (toutes générations confondues). Leurs groupes ne sont que dans de rares occasions mixtes (garçons/ filles), lorsqu'elles sont jeunes.

- 61 Mais le climat, pour les filles qui sortent, est plutôt à l'insécurité.

Les filles m'apprennent qu'un appartement a encore brûlé depuis dimanche. Elles me proposent d'aller le voir. « Tu vas voir, il a complètement brûlé, même le balcon », me rapportent A. et sa sœur. Le froid nous cristallisant sur place, nous délaissions notre banc et commençons à marcher. La sœur d'A. me parle beaucoup de son quartier. Elle aussi sort peu. « Dans le quartier, tu as vite une mauvaise réputation lorsque tu sors beaucoup. Et pour rien du tout ! Tu es vite cataloguée comme pute. »

Elle me raconte aussi l'insécurité dont elle se sent ici victime. « Moi qui habite le quartier depuis 20 ans, je t'avoue que lorsqu'il m'arrive de rentrer seule le soir, j'ai peur ici. Il y a des jeunes qui me font peur. » De quoi as-tu peur ? « Bah, d'un viol ou d'un truc comme ça. Pour certains, si tu es dehors la nuit, ça suffit pour faire de toi une pute, alors ils pourraient faire n'importe quoi. »

- 62 Au Poisson, la période du *ramadan* a permis aux enquêteurs de rencontrer des filles présentes au centre social. Elles venaient y prendre un peu l'air, donner un coup de main pour préparer les repas, discuter entre elles.

L. demande à la cousine de F. si son père l'autorise à venir à la maison de quartier. « Bah oui, bien sûr ! Pas de problème ! (sourire coincé, silence) Oui, enfin... en ce moment ! Pendant le *ramadan*, il n'y a pas de problème ! (sous entendu : impossible le reste de l'année). »

Quelques instants plus tard, F. arrive à son tour. Dans la discussion, j'apprends que nous habitons le même immeuble. Elle est scolarisée et réalise un stage en ce moment dans le domaine socio-collectif (restauration collective). Elle m'avoue sortir très peu. « Je ne t'ai jamais vu dans le quartier ou dans l'immeuble. (petit silence) Mais c'est vrai que je ne sors pas beaucoup. A part l'école ou le stage, je rentre directement à la maison. Là, je viens un peu à la MQ, mais c'est tout ! [parce que c'est le *ramadan*] » « Ça va nous manquer de plus venir, ici, tous les soirs », lance S. nostalgique.

- 63 Comme pour les garçons, le centre social est un lieu de regroupement pour les filles, mais leurs regroupements sont bien plus occasionnels que ceux des garçons.

Un animateur : « Ici, ce n'est pas possible de mélanger les filles et les garçons. Ce sont deux publics bien distincts. Les jeunes ne veulent pas se mélanger avec les filles. Certains interdisent à leurs sœurs de venir à la maison de quartier, alors pour les sorties n'en parlons pas. On ne peut faire aucune sortie mixte, c'est impossible ! P. n'arrive pas à faire beaucoup de projets avec les jeunes d'ailleurs et quand il fait une sortie, il ne peut pas prendre les filles avec lui. Depuis que je suis ici, j'ai organisé plusieurs sorties avec les filles. Mais les filles, ce qu'elles veulent c'est aller le plus loin possible. Il y a une forme de contrôle social assez important ici. Tout le monde se connaît, les jeunes, les familles. Elles ont toujours peur d'être reconnu. Les rares filles qui viennent à la maison de quartier s'enferment à double tour à la cuisine ou dans les toilettes pour fumer et que personne ne l'apprenne. Il y a toujours un frère ou un cousin ! »

- 64 La présence des filles et des femmes au centre social nécessite qu'une activité ou une soirée leur soit spécifiquement réservée. Quelques filles parviennent cependant à fréquenter plus régulièrement le centre social.

Selon Z., il y a un petit groupe de quatre ou cinq filles qui fréquentent régulièrement le centre social. Les autres se font chasser par les jeunes membres de leur famille. « Parfois, ce sont des petites qui viennent taper les cv des grandes sœurs, parce qu'elles n'osent pas venir ou être vues ici », nous confie Z. « Seules les filles qui sont considérées, excusez-moi l'expression, comme des putes, viennent ici. Les filles "bien" ne veulent pas venir. Il suffit qu'une fille fume des cigarettes pour qu'elle soit considérée comme une pute ! ».

- 65 En dehors de la période du *ramadan*, il faut des occasions légitimes pour que les filles se réunissent. Le centre social, en organisant une série d'activités, construit des occasions légitimes. Qui ne font pas toujours le bonheur des filles.

« Vous faites quoi ce soir ? », demande L. aux autres jeunes femmes. « Il y a la soirée Palestine à la MQ de... », répond K. « Ras le bol des soirées maison de quartier. C'est bon ! », rétorque alors D. « Moi, non plus, cela ne me dit rien ! », réplique L. « Et si on sortait en semaine ? On pourrait aller manger chez Flunch ? », propose alors K. « Ouais Flunch pourquoi pas ! C'est pas cher en plus. Ouais, on fait ça dans la semaine ! Bon d'accord. On se rappelle ! », insiste L.

Ce n'est pas la première fois que j'entends parler d'une sortie à « Flunch » chez les filles. C'est un espace que les hommes de la communauté maghrébine ne semblent pas fréquenter. C'est pourquoi il semble plus commode pour elles de s'y rendre, sans craindre d'y être mal vues (ou mal à l'aise). Je suis contente d'avoir assisté à cet échange, car il semble que ce soit la première sortie organisée entre filles en dehors

du *ramadan* et cette sortie n'a aucun lien avec une quelconque structure institutionnelle.

- 66 À l'occasion, quelques virées sont organisées par le centre social par des animatrices et pour les filles. Mais la réussite de ces soirées est aléatoire. Les soirées culturelles ou les déplacements pédagogiques ne semblent pas correspondre aux attentes des filles. Elles en profitent à l'occasion pour se rencontrer, mais faute de mieux.
- 67 Comme au Chat quoique dans une moindre mesure, la présence des filles dans l'espace public et semi-public est très limitée au Poisson. Et pour celles qui bravent les interdits ou affichent certains caractères déviants, le contrôle sociétal et les rappels à l'ordre interviennent.
- 68 Cette présentation de certains aspects de la « vie ordinaire » de deux quartiers périphériques à de grandes agglomérations met en évidence la complexité de la relation entre configurations spatiales et organisations sociales. Si, au Chat, l'aspect « enfermement » est renforcé par l'organisation « concentrationnaire » de l'espace, alors qu'au Poisson des barrières spatiales moins perceptibles, un urbanisme plus fluide favorisent certaines circulations, d'autres aspects plus complexes de cette relation se font jour. Par exemple, la quasi-absence des filles sur l'espace public hors périodes exceptionnelles, ou la nécessité, en particulier au Poisson, de prendre ses distances avec le quartier pour se détendre, s'amuser entre pairs mettent en évidence le poids de variables plus culturelles dans cette liaison. D'un point de vue plus global, on note que la dimension économique de l'activité est également essentielle. L'accès à un minimum de ressources économiques et le mode d'accès possible à ces ressources conditionnent largement l'organisation de la vie sociale dans ces deux quartiers. Avec l'emploi et les sécurités liées au salariat, comme le note Robert Castel⁹, un certain individualisme peut légitimement s'épanouir en prenant un minimum de précautions par rapport à l'environnement immédiat, comme pour tout jeune confronté à une famille, à un environnement qui se doit d'être protecteur dans nos sociétés occidentales. Cette orientation induit une moindre fréquentation de l'espace public et une utilisation plus rationnelle des ressources institutionnelles mises à disposition comme l'exemplifie l'occupation différente du centre social au Chat et au Poisson, pour les filles comme pour les garçons.
- 69 Les interactions entre le social, l'économique et le spatial potentialisent les effets négatifs engendrés par chacun de ces niveaux pris isolément et permettent la cristallisation d'une identité qui sur-agit sur ces trois niveaux et induit une assignation sociale.
- 70 La dépendance, « la vie au jour la journée » empêche de sortir de son cadre spatial et d'accéder à une autonomie sociale et économique qui, à son tour, renforce cette assignation à résidence dans une micro-société marginalisée qui se construit en partie en s'enfermant dans une opposition potentiellement violente à la société environnante, mais qui produit un espace potentiellement sécurisant au moins pour un âge de la vie¹⁰.

NOTES

1. Henri Rey, *La peur des banlieues*, Paris, presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1996.
 2. Déjà qualifiés de « sauvageons » par le ministre de l'Intérieur de l'époque et, pas encore, de « racaille » par son successeur.
 3. Un temps court (12 mois) et des moyens financiers limités.
 4. Francis Bailleau et Patrice Pattegay (dir.), *Enquête empirique sur les groupes et les regroupements de jeunes dans deux quartiers prioritaires de la politique de la ville*, rapport final pour la DIV, ronéo, GRASS/CNRS, Paris, 2003.
 5. Francis Bailleau et Ross Hastings (dir.), *Régulation socio-judiciaire de la jeunesse : recompositions locales ou communautaires. Une comparaison Canada-France*, ronéo, GRASS/CNRS, Paris, 2003.
 6. Le choix a été fait d'anonymiser les sites par l'usage de pseudonymes : le Chat et le Poisson. Ces quartiers et d'autres ont trop souvent souffert des réputations construites par les médias ou les hommes politiques à partir de certains événements ou incidents, et il ne nous semblait pas nécessaire d'accentuer cet effet.
 7. Cf. encadrés ci-après.
 8. Lorsque des extraits des journaux de terrain des enquêteurs sont repris, une distinction typographique permet de distinguer les passages où les enquêteurs écrivent en leur nom propre (caractères normaux) de ceux où ils rapportent les discours tenus par les enquêté(e)s (*caractères italiques*).
 9. Robert Castel, *L'insécurité sociale. Qu'est ce qu'être protégé ?*, éditions du Seuil, Paris, 2003.
 10. Oscar Lewis, *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, édition Gallimard, Paris, 1993.
-

RÉSUMÉS

Cet article repose sur une recherche ethnologique concernant la vie ordinaire des jeunes dans deux quartiers défavorisés de deux villes moyennes, l'une, traditionnellement bourgeoise, l'autre, traditionnellement ouvrière, intégrant un passé riche en luttes économiques et sociales. Un couple de jeunes enquêteurs a passé trois mois dans chaque quartier, vivant avec les jeunes. L'organisation de l'espace dans les « quartiers » et la fonction de la ville-centre engendrent des conséquences majeures dans l'organisation sociale des jeunes. En effet, le sentiment de relégation, d'agression, est fortement déterminé par le plan du quartier, le paysage urbain et la position socio-économique du sujet. La vie dans un quartier fermé sur lui-même gêne les déplacements hors du quartier, concrètement et psychologiquement et donc, la recherche de travail.

Cependant, que le quartier soit clos ou ouvert, la présence des jeunes filles est rare dans l'espace public. Leur place est dans l'espace privé. Ceci est en relation avec la culture de la minorité dominante qui s'étend à toutes les autres. Dans les quartiers clos, les jeunes hommes sortiront

périodiquement mais en groupes, pour se donner de l'assurance dans un environnement qu'ils vivent comme hostile. Au contraire, dans un quartier plus ouvert l'individualisation est possible, ainsi que l'intégration par le travail.

This paper is based on an ethnological research on the Youth day-to-day life in two deprived areas of the suburbs, « les quartiers ». A couple of researchers remained three months in each area, living with the young people.

We chose to study those two areas in two different medium cities, one of them being a traditionally middle-class city, the other a traditionally working class one, with a vivid history of social and economical struggles integrated to its life. The social differences between the city centres were essential to understand the situation of their deprived areas.

Space organisation and the function of the city centre have crucial consequences on the social organisation of the young people. It appears that the feeling of being relegated, aggressed, is greatly determined by the map, the landscape of the area, and the social and economic position of the actor. Living in an enclosed area, as in the first « quartier », leads to difficulties to go out, in real and psychological terms, hence, to find a job.

Travelling in and out the area depends greatly on the point above but, in both types of areas the girls are seldom present in the public space, in relation with the culture of the dominant minority, that spreads upon the others. If the deprived area is an enclosed one, the young males use to go to the city centre in groups, securing themselves in an hostile surrounding. At the reverse, in an « open area » individualisation and integration is possible.

Este artículo se basa en una investigación etnológica sobre la vida diaria de los jóvenes en dos barrios desfavorecidos de dos ciudades promedio, una tradicionalmente burguesa y la otra tradicionalmente obrera, con un pasado rico en luchas económicas y sociales. Una pareja de jóvenes investigadores pasó tres meses en cada barrio, viviendo con los jóvenes.

La organización del espacio en los "barrios" y la función de la ciudad-centro acarrear consecuencias importantes en la organización social de los jóvenes. De hecho, el sentimiento de relegación, de agresión, está fuertemente determinado por el plano del barrio, el paisaje urbano y la posición socioeconómica del sujeto. La vida en un barrio encerrado en sí mismo obstaculiza los desplazamientos fuera del barrio, concretamente y psicológicamente, y, por ende, la búsqueda de trabajo.

Sin embargo, aunque el barrio sea cerrado o abierto, la presencia de muchachas jóvenes es escasa en el espacio público. Su lugar está en el espacio privado. Esto se relaciona con la cultura de la minoría dominante que se extiende a todos los demás. En los barrios cerrados los muchachos jóvenes salen periódicamente pero en grupo, para sentirse seguros en un entorno que ellos viven como hostil. Por el contrario, en un barrio más abierto, la individualización es posible, así como la integración por el trabajo.

INDEX

Mots-clés : jeunes, insertion sociale et professionnelle, quartiers, relégation, individualisation

Keywords : deprived areas, youngsters, inclusion

Palabras claves : barrios, relegación, inserción social y profesional, jóvenes, individualización

AUTEURS

FRANCIS BAILLEAU

Groupe d'analyse du social et de la sociabilité/CNRS

PATRICE PATTEGAY

Groupe d'analyse du social et de la sociabilité/CNRS

SÉVERINE FONTAINE

(avec la collaboration de)

ABDEL MENZEL

(avec la collaboration de)